

Michel Houellebecq
Le degré zéro de l'illusion

Patrick Roy

Numéro 128, hiver 2003

Quelques figures du roman français contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55773ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, P. (2003). Michel Houellebecq : le degré zéro de l'illusion. *Québec français*, (128), 33–36.

Les mots de Houellebecq saisissent avec une acuité incendiaire les faillites du désir tel qu'il se donne à voir en Occident et le gouffre qui guette, si elle n'y agonise pas déjà, une civilisation.



MICHEL HOUELLEBECQ

LE DEGRÉ ZÉRO DE L'ILLUSION

PAR PATRICK ROY*

Accusé de racisme et d'incitation au meurtre par des membres de la communauté musulmane, taxé de misogynie, vertement critiqué pour avoir soi-disant défendu la prostitution, l'eugénisme, le fascisme et quoi encore, Michel Houellebecq traîne certes dans son sillage une tenace odeur de soufre. À première vue, le poète et romancier n'est peut-être qu'un Faust blasé et opportuniste qui aurait vendu son âme au désespoir en retour des feux de la rampe, mais évitons de succomber si rapidement à « la rage de ne pas lire¹ » et débutons en affirmant ceci : les mots de Houellebecq saisissent avec une acuité incendiaire les faillites du désir tel qu'il se donne à voir en Occident et le gouffre qui guette, si elle n'y agonise pas déjà, une civilisation.

Après plus d'un siècle d'expérimentations littéraires, après l'aventure formelle et l'éclatement des psychologies qui caractérisent le nouveau roman, fallait-il enfin qu'une boucle se referme, qu'un certain épuisement des possibles pave la voie à un Balzac apocalyptique, à un auteur pour qui l'observation de l'être social confronté à son époque constitue le point de mire ? Plus qu'une simple fiction, l'œuvre houelle-

becquienne est le laboratoire de catastrophes existentielles, ses personnages, des étalons à partir desquels se mesurent des gangrènes collectives. Si les cobayes de Houellebecq se frottent à un système libéral qui les oppresse et opposent une résistance à leur mesure, la possibilité même de tenir tête s'effrite lentement. Lessivés et lucides, incapables d'adhérer ou de s'intégrer au réel qui leur est proposé, ils n'en sont pas moins misérables de solitude et d'inassouvi, sans issue malgré leur volonté fusionnelle. Lancés en orbite dans un Occident de séduction et de compétition, ils y mènent un combat perpétuel que synthétise *Extension du domaine de la lutte* (1994) : « Le libéralisme économique, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. De même, le libéralisme sexuel, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société² ». Que recouvrent ces notations sociologiques si fréquentes chez l'auteur ? Alors que germe en elles un sentiment d'inanité viscéral,



que nous racontent toutes ces voix épuisées et languides ? Se frotter à pareille œuvre, c'est accepter que s'impose une image angoissante : Éros disséqué, chancelant sous sa patine mythologique, rendu à une pitoyable contemporanéité, au degré zéro de l'illusion.

Le piment et la solitude

La littérature d'aujourd'hui sera douloureuse ou ne sera pas. C'est du moins ce que suggère Houellebecq dans *Rester vivant*, version *trash* des *Lettres à un jeune poète* de Rilke : « Creusez les sujets dont personne ne veut entendre parler. L'envers du décor. Insistez sur la maladie, l'agonie, la laideur. Parlez de la mort, et de l'oubli. De la jalousie, de l'indifférence, de la frustration, de l'absence d'amour. Soyez abjects, vous serez vrais³ ». Être abject. Explorer l'envers du décor. Voir la société libérale comme une jungle qui repose sur un équilibre festif mais cependant biaisé, la boîte noire du collectif filtrant les distorsions afin de prévenir les débordements. Au cœur d'un « chaos précis et implacable⁴ », le recueil *La poursuite du bonheur* (1997) déploie une toile de fond sordide : cadres qui consomment mécaniquement, banlieusards agressifs tirés à quatre épingles, clients de l'hypermarché et familles de province fières de leurs cuisines côtoient des passants verdâtres, des vieillards qui ne sont plus que sommes d'organes déficients, des veuves hantées et des clochards violentés par les badauds. Cette mosaïque tisse la trame d'un réel que chacun traverse dans une bulle, porté par ses automatismes, sa petite histoire, mais aussi, ostensiblement, par des pulsions qu'une gestion préventive de la libido tâche de soulager. Quand le narrateur de *La poursuite* poétise une conception purement hygiénique de la sexualité, les notions d'amour et de réciprocité s'éclipsent. Le réconfort d'une poupée gonflable, le cinéma XXX, le tourisme au séjour-club, les loubards en érection dans les discothèques, les putains sous les néons : tout cela dessine un parcours presque fléché où le désir « n'est plus qu'une sorte de piment pour "faire passer" la demande⁵ ». Autour de ce piment se noue un pacte implicite : le sujet paie, consomme, et cette consommation l'allège d'un excès de fluides. Plus pernicieusement, elle le tire momentanément d'une déréliction à laquelle il retournera les spasmes achevés.

La solitude du désirant houellebecquien est vertigineuse, et peut-être trouve-t-elle son incarnation la plus vibrante dans la trajectoire de Bruno Clément, l'un des demi-frères des *Particules élémentaires* (1998) que l'auteur abandonnera à la félicité sous lithium dans un institut psychiatrique. Adolescent complexé, Clément rencontre Annick, jeune fille mal dans sa peau qui limite les contacts physiques à une fellation quotidienne. Cette relation unilatérale s'achève lorsqu'elle se suicide en sautant d'un septième étage. Marié au début des années quatre-vingt, Bruno, pressuré par son épouse et son fils, se réfugie maladivement dans le Minitel rose. Il erre ensuite de prostituée en prostituée avant de découvrir à quarante-deux ans le Lieu du Changement, point de chute logique d'un *flower power* livide, boudoir démocratique qui n'a rien à voir avec la démesure des microcosmes sadiens. Ici, aucun Dolmancé, aucun pédagogue plus grand que nature qui multiplierait les prouesses et distillerait la subversion, mais des vaincus en maillot de bain venus chercher d'hypothétiques jouis-

sances et, en filigrane, mettre leur orgueil sur la corde raide. Centre *New Age* ouvertement libertaire, le Lieu, rescapé de la période hippie, est par-dessus tout le théâtre de souffrances sourdes. Entre deux ateliers thérapeutiques, Bruno s'en remet à Onan et convoite vainement ses cadettes, conscient de n'être plus dans le coup. Une utopie s'écroule, celle d'un communisme sexuel qui serait gage d'épanouissement : « Adieu les membres humains s'entrelaçant dans la clairière, sous la pleine lune ! Adieu les célébrations quasi dionysiaques des corps recouverts d'huile, sous le soleil de midi ! Ainsi radotaient les quadragénaires, observant leurs bites flâpies et leurs bourrelets adipeux⁶ ».

Le triangle des Bermudes

Peuplé de soixante-huitards déçaris, le camping s'avère donc un baromètre cruel ; chacun s'y perçoit tel qu'il est et tente de ravir son quota de chair et de caresses. Or, c'est un parfum d'échec générationnel qui flotte autour du Lieu, là où la révolution sexuelle n'apparaît plus que comme accélérateur de déréliction, catalyseur historique dans la montée en flèche de l'individualisme. Délesté des fardeaux que représentaient la cellule familiale, le couple et la religion, l'homme tel que l'envisage Houellebecq est en contrepartie soumis à la dynamique de l'offre et de la demande, à la loi du marché, et devient conséquemment un gladiateur circulant selon ses capacités sur le champ de bataille du désir. Détaillons le tableau en évoquant l'émergence d'une consommation libidinale de masse, l'explosion d'une culture dite jeune et l'entrée dans une civilisation des loisirs ; les années 50-60-70 forment un triangle des Bermudes qui engloutit progressivement tous les repères traditionnels.

En l'espace de trois décennies, l'Occident se donne un visage *cool*, mais un système inédit s'érige qui génère du fantasme et du standard à foison. En atteste l'angoisse de Bruno qui s'inquiète constamment de la taille de son sexe, de la durée de ses érections, et fréquente les gymnases à seule fin de demeurer comestible. Tout Houellebecq reconduit cette idée avec entêtement : l'homme désapprend en quelque sorte sa condition mortelle, nie l'inévitable et ne cesse de courir après le temps perdu dès lors que la jeunesse cesse d'être une étape et atteint le statut de valeur. Au derby des désirants, les idéalistes de la trempe de Raphaël Tisserand, puceau frisant la trentaine qui persiste à attendre le « vrai » amour malgré un physique disgracié et une abstinence dévorante, ne font pas long feu. L'informaticien se tuera dans un accident de la route, mais non sans avoir laissé derrière lui cette épitaphe cinglante : « J'ai l'impression d'être une cuisse de poulet sous cellophane dans un supermarché⁷ ». Habité par une conception du désir éculée, il refuse de trahir sa vision et d'opter pour des solutions de rechange. Plus qu'un anecdotique naufrage individuel, son cas stigmatise une abdication plus large. L'homme armé d'un couteau qui n'ose pas prendre de force le plaisir qui le tenaille, qui se contente de se masturber à l'insu d'un couple qui s'ébat sur la plage avant d'aller percuter un camion, n'est-ce pas, métaphoriquement, l'ordre ancien qui baisse pavillon ? La tragédie de Tisserand, c'est de n'avoir pu s'affranchir d'une morale jugée surannée tout en sachant qu'il s'agissait, hormis la mort, de l'unique sortie de secours.

La perte et l'irréversible

Mais comment survit celui que tyrannise le culte de la jeu- nesse et de la séduction *non-stop* ? Conscient de déchoir continû- ment, de s'éloigner toujours plus des canons du désirable, Bruno Clément fouille sa mémoire et met en évidence les fêlures qui l'ont conduit à son état de perdant ; sur ses échecs répétés plane notamment le spectre de Caroline Yessayan. Dans un cinéma, Bruno, alors adolescent, avait poussé l'audace jusqu'à poser sa main sur la cuisse de Yessayan avant d'être poliment éconduit. Obsédé par les conséquences de ce rejet, il en ressent encore l'im- pact lorsque l'une de ses étudiantes, bien des années plus tard, se dérobe à ses avances. Rivé à ce qui n'est plus et à ce qui aurait pu advenir, le sujet qui revoit le film de sa vie occupe une posi- tion intenable, en procès face à l'irréversible. Que seraient de- venus Annabelle et Michel Djerzinski si ce dernier avait autre- fois risqué l'amour plutôt que de se dissimuler derrière un détachement indéchiffrable ? Lorsqu'ils se retrouveront par ha- sard, tous deux sur une pente descendante, les moments d'intimi- té qu'ils partageront n'atténueront pas une sensation franche : il est trop tard. Ils s'offriront d'authentiques instants de tendresse, mais le narrateur indique bien que « le plus souvent ils sentaient qu'une ombre grise s'étendait en eux, sur la terre qui les portait, et [qu'en] tout ils percevaient la fin⁸ ». Comme si ce pessimisme devait se justifier, Annabelle, terrassée par un cancer de l'uté- rus, avale une dose massive de Rohypnol ; elle ne sortira pas vi- vante du coma. Quant à Bruno, son séjour au Lieu se termine sur une trêve inattendue. Il y croise Christiane et, contre toute attente, un lien physique, affectif et idéologique se noue ; il n'en faut pas plus pour que la fatalité revienne au galop. Happée par une nécrose des vertèbres coccygiennes qui la cloue à un fauteuil roulant, Christiane refuse d'être un boulet et attende à ses jours, ce qui signe l'écroulement définitif de Clément.

Houellebecq réunit donc deux cassures sous un schéma simi- laire : des individus désillusionnés se voient soudain en droit d'es- pérer une relation féconde, puis la guillotine narrative tombe. Après le bonheur à portée vient systématiquement la rupture, la séparation des sujets qui remet les pendules à l'heure. Les corps scindés, que subsiste-t-il de l'oasis sinon une béance en gros plan, un zoom sur une impression de vacuité aggravée ? Écartelé entre l'idéal et le réel, entre un futur anticipé avec anxiété et un passé qui ne se rachète pas, le personnage houellebecquien réalise qu'il a joué toutes ses cartes. Mis hors de combat par le sort, l'âge et une société en roue libre, il n'existe que fracturé, ce que la finale d'*Ex- tension* capture avec une inquiétante clarté : « Je ressens ma peau comme une frontière, et le monde extérieur comme un écrasement. L'impression de séparation est totale ; je suis désormais prisonnier en moi-même. Elle n'aura pas lieu, la fusion sublime ; le but de la vie est manqué. Il est deux heures de l'après-midi⁹ ». Les mots de Houellebecq ne nient pas qu'il puisse se développer entre deux êtres un attachement lénifiant ; ils ont plutôt abdiqué tout optimisme quant à ses chances de pérennité. Si l'autre s'éclipse physiquement, il ne quitte cependant jamais le théâtre mental du laissé-pour- compte, théâtre de la perte et de l'irréversible où il agit comme pièce à conviction, confirmation du périssable.

Redécouvrir Brigitte Bardot

Lorsque tout accuse la déconfiture chronique de l'aventure interpersonnelle, il ne reste plus que cette pellicule désobligeante dont parle Tisserand, qu'une peau marquée au fer rouge rappelant au sujet qu'il s'achemine inexorablement vers la dégénérescence et la mort. Au sein d'une société hédoniste qui n'assume plus de vieillir, le physique est un passeport insidieux, une carte de visite qui fixe la valeur marchande de l'individu. En l'absence d'un prin- cipe supérieur qui motiverait la traversée de l'existence et redon- nerait à la chair une importance secondaire, il occupe pompeuse- ment le proscenium du quotidien ; tôt ou tard, il n'a ni les ressources ni le ressort de mentir. Méprisée, mortifiée, la peau du disqualifié se situe aux antipodes du Beau ou de toute idéalisation. Par conséquent, l'accent mis sur la matérialité du personnage ne permet guère d'évasion au lecteur : l'enveloppe est une mise en abyme, lieu d'évaluation empirique de promesses non tenues.

Que reste-t-il du vent d'émancipation des années 50-60-70 une fois l'enthousiasme dissipé ? Quelques mythes, des chansons et une relative liberté, la liberté aveugle du marché qui privilégie l'attrait des formes, le pouvoir d'envoûtement des images, les icônes mé- diatisées à outrance qui établissent les normes, le comment être et paraître du commun des mortels. L'intimité même, commercia- lisée comme jamais auparavant, quitte la sphère du privé et sou- met l'homme au pouvoir inique de la modélisation. Toute révolu- tion contient en germe son essoufflement, sa récupération, et le chanteur Jérôme Minière a évoqué avec couleur ce primat de la forme, cette perte considérable de densité : « Au fond, le fond n'a plus d'importance/ À la télévision, les gens deviennent des per- sonnes/ Souriantes, sans jambes, sans fesses, sans trou du cul/ Sans vice, d'ailleurs ils ne sentent rien¹⁰ ». La télévision refermée, le réel reprend ses droits et s'éprouve dans la fatigue des organes, la diffi- culté d'entrer en rapport avec ses semblables et l'honnêteté des miroirs. Tel que l'expose Houellebecq, le corps n'est ni érotique ni pornographique ; la subversion loge ailleurs, dans l'absence de complaisance et l'acharnement à représenter la pesanteur de l'épi- derme type, celui qu'exploitent rarement les publicités.

Imaginons la scène finale d'un film porno. Dans une boîte échangiste, les bassins s'agitent frénétiquement et des femmes hurlent de plaisir. Soudain, une voix *off* dit des jousseuses, trou- blant le bel entrain du tableau, que « leurs chattes [sont] à peu près aussi sensibles qu'un bloc de saindoux¹¹ ». Imaginons un trente se- condes d'antenne durant lequel le Viagra ne serait pas élevé au niveau de panacée. Sur nos écrans, l'Homme-Viagra est un ano- nyme en complet qui siffote, ragaillard, l'attaché-case à la main et la culotte fière. Un sexe revigoré suffit-il à ressusciter le con- quérant en vous ? Remplaçons ce consommateur satisfait par un dépressif qui souffre d'être vainement en érection : « Il y a des ci- seaux sur la table près de mon lit. L'idée s'impose : trancher mon sexe. Je m'imagine la paire de ciseaux à la main, la brève résistance des chairs, et soudain le moignon sanguinolent, l'évanouissement probable. Le moignon sur la moquette. Collé de sang¹² ». Compa- rer le vagin à un bloc de saindoux, rêver de mutiler un organe en- combrant : il y a transformation du rôle tenu par la corporéité. D'outil qui permet de cultiver du fantasme et de dispenser des

garanties de plénitude – les cris extasiés de la star porno ou le sourire équivoque de l'Homme-Viagra suggèrent tous deux une victoire du sujet, un comblement du désir, nous nous déplaçons vers la peau translucide, fenêtre ouverte sur des crashes humains.

À ce chapitre, comment ne pas relire ces quelque cinq pages d'*Extension* consacrées à une Brigitte Bardot que n'aurait sûrement pas sanctifiée Gainsbourg ? Obèse au profil de truie, elle ne peut qu'être une spectatrice frustrée, forcément étrangère à l'atmosphère de découverte sexuelle et sentimentale qui caractérise l'adolescence. « [V]ivre en tous points une autodestruction silencieuse auprès du plaisir affiché des autres¹³ », voilà logiquement l'unique avenue que peut emprunter la B.B. d'un auteur dont le cynisme franchit ici un cap. Équivalent français de Marilyn Monroe, Brigitte Bardot charrie un symbole, celui de la vamp, incarnation maintes fois reproduite depuis de la liberté faite femme. En évitant le mythe pour n'en garder que le nom, Houellebecq capitalise sur le décalage. « Brigitte Bardot » désigne non seulement une personnalité célèbre, mais renvoie à un tournant crucial du XX^e siècle, à ce triangle des Bermudes évoqué précédemment d'où allait naître l'Occident désentravé. Repoussante et introvertie, l'homonyme de 1994 en détruit l'aura. Des *sixties* à Houellebecq, d'une déferlante utopique à sa remise en question, l'ironie sert un projet narratif global : braquer les feux sur le sombre d'une libération, interroger ses contrecoups.

A.D.N. et brûlure

Houellebecq, un pornographe ? Un réactionnaire ? Quand les chairs se font analogie d'un tournis collectif, la description prend un tour critique que la pornographie ne s'autorise guère. Réactionnaire ? L'idée est curieuse puisque poèmes et romans racontent dans un même élan l'histoire d'un déclin en marche et son caractère irréversible. L'écriture n'implore pas un quelconque retour de l'ordre ancien, mais tente plutôt de mettre en lumière une raréfaction des sorties de secours et les perspectives d'avenir qui s'en dégagent. Figure centrale des *Particules élémentaires*, Michel Djerzinski « entr[e] dans la mer¹⁴ » après avoir mené à terme des années de recherche en vase clos. Exception confirmant la règle, il sera le seul à se survivre positivement. En 2029 est créé le premier représentant d'une espèce qui entraîne la disparition de l'homme tel que nous le connaissons ; la révolution métaphysique annoncée par les travaux du chercheur en biologie moléculaire triomphe *post mortem*. Pour Djerzinski et le Mouvement du Potentiel Humain qui défend ses thèses dès 2011, « La mutation ne sera pas mentale, mais génétique¹⁵ ». Concrètement, une standardisation du code génétique rend possible l'émergence d'une race imperméable aux perturbations et dégradations qui accompagnent toute évolution. L'humain réinventé est asexué et immortel, étranger au poids de l'individualité, de la séparation et du devenir. Remplacée par le clonage, la sexualité n'est plus liée à la reproduction, et les zones érogènes se multiplient. Arriverons-nous à ce point de non-retour où il appartiendra à la science de tendre une dernière perche à notre civilisation ?

Chose certaine, l'anticipation de l'épilogue accentue la misère des désirants dépeinte page après page. La réalisation du plan

Djerzinski restaurera peut-être « les conditions de possibilité de l'amour¹⁶ », mais que faire au présent des personnages qui, même au bout du rouleau, ne peuvent éteindre tout à fait la brûlure de l'inassouvi ? Condamnée, la Brigitte Bardot d'*Extension* ose pourtant varier ses robes et mettre des rubans dans ses cheveux, se soucie de son look et quémande le regard d'autrui. Instinct ? Masochisme ? Réflexe inconscient ? « Le désir d'amour est profond chez l'homme, il plonge ses racines jusqu'à des profondeurs étonnantes, et la multiplicité de ses radicales s'intercale dans la matière même du cœur. Malgré l'avalanche d'humiliations qui constituait l'ordinaire de sa vie, Brigitte Bardot espérait et attendait. À l'heure qu'il est elle continue probablement à espérer et à attendre. Une vipère se serait déjà suicidée, à sa place. Les hommes ne doutent de rien¹⁷ ».

Phagocytose

Restaurer le doute, passer outre ce *devoir de bonheur* dont Bruckner a creusé les effets pervers, offrir une tribune aux discours souterrains en ouvrant « le livre des écarts, du bruit et du désordre¹⁸ ». Le mythe d'un Sade déséquilibré et obsédé sexuellement arrangeait bien les autorités de l'époque en reléguant au second plan un contenu socio-politique corrosif. Deux siècles plus tard, le mythe d'un Houellebecq déséquilibré et obsédé sexuellement arrange tout aussi bien en reléguant au second plan une critique sévère des cinquante dernières années. Si la subversion est vieille comme le monde, la phagocytose est une tactique indémodable. Rapidement ravalé au niveau de bête de cirque, Michel Houellebecq est avant tout un romancier, un poète et un contempteur éclairé pour qui l'avenir de la littérature ne repose manifestement pas sur des conquêtes formelles. L'effort de lire est encore le meilleur moyen d'appréhender une œuvre, et l'apocalypse selon Houellebecq est présentement disponible chez tous les bons libraires.

* Étudiant à la maîtrise en littérature, Université Laval (Québec).

Notes

- 1 Dominique Noguez, « La rage de ne pas lire », *Le Monde*, 29 octobre 1998, p. 1.
- 2 Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, J'ai lu, 2000 [Maurice Nadeau, 1994], p. 100.
- 3 Michel Houellebecq, « Rester vivant », dans *Rester vivant et autres textes*, J'ai lu (Librio, 274), 1999, p. 26. Texte publié pour la première fois aux Éditions de la Différence en 1991.
- 4 Michel Houellebecq, « La fêlure », *La poursuite du bonheur*, dans *Poésies*, J'ai lu, 2001, p. 150. Le recueil *La poursuite du bonheur* a été publié pour la première fois chez Flammarion en 1997.
- 5 Félix Guattari, « La valeur, la monnaie, le symbole. L'échange généralisé », dans Armando Verdiglione (dir.), *La jouissance et la loi*, 10/18, 1976, p. 291.
- 6 Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, J'ai lu, 2000 [Flammarion, 1998], p. 107.
- 7 *Extension du domaine de la lutte*, p. 99.
- 8 *Les particules élémentaires*, p. 239.
- 9 *Extension du domaine de la lutte*, p. 156.
- 10 Jérôme Minière, « Amoureuse non-encore médiatisée », *Monde pour n'importe qui*, Lithium (8415512), 1996.
- 11 *Les particules élémentaires*, p. 245.
- 12 *Extension du domaine de la lutte*, p. 143.
- 13 *Ibid.*, p. 91.
- 14 *Les particules élémentaires*, p. 304.
- 15 *Ibid.*, p. 314.
- 16 *Ibid.*, p. 302.
- 17 *Extension du domaine de la lutte*, p. 91-92.
- 18 Michel Serres, *Le Parasite*, Bernard Grasset, 1980, p. 18.